

La Colombie déterre ses victimes de la guérilla

Dans ce pays frappé par un demi-siècle de conflits armés, 7.500 personnes disparaissent chaque année. Les guérillas sont de plus en plus disposées à indiquer où sont les corps.



En 2013, la Croix-Rouge internationale a exhumé treize corps de disparus, le plus souvent en territoire contrôlé par la guérilla.

© CICR.

LES CHIFFRES

Près de 70.000 disparus

Si en 2010, le CICR en Colombie a organisé deux exhumations, ce chiffre est monté à 13 en 2012 et 2013. Les autorités colombiennes sollicitent le CICR pour ces opérations dans les zones de la guérilla. Ces deux dernières années pour l'ensemble du pays, le CICR a déterré une douzaine de disparus. Des personnes tuées par un des acteurs du conflit, car les guérillas n'ont pas le monopole des meurtres sans corps. Armée et paramilitaires ont également eu (largement) recours à cette « pratique » pour régler le compte d'opposants, de traîtres, de témoins gênants. « Avec le processus de paix, je m'attends à ce que ce type de missions soit de plus en plus fréquent pour le CICR », estime Anne-Sylvie Linder, responsable de la délégation CICR à Saravena. Le travail est considérable. 7.547 personnes ont grossi les rangs des « Missing » en 2012 et 7.464 en 2013. En décembre 2013, 67.195 personnes étaient officiellement portées disparues.

O. BY

pas rassasié du sang de la famille : à 16 ans, un neveu a été approché pour aller dans la montagne. Il a refusé, la guérilla l'a menacé. La famille l'a « sorti ». Il est au Venezuela, auprès d'une tante. Un autre neveu est parti de lui-même avant ses 18 ans. La peur n'a pas empêché Martha et Sylvia de continuer à chercher la vérité. Sylvia a déposé plainte, mais ces enquêtes, quand elles sont menées, débouche rarement sur une condamnation. La maman, elle, a transmis des messages à la guérilla pour la supplier de leur indiquer où étaient ses enfants. Elle ne cessait de répéter : « Je veux récupérer mes enfants avant de mourir. »

En 2012, Sylvia se rend avec une soixantaine de personnes à une réunion organisée par les guérillas dans une finca du coin. Forts de leurs accords consolidés (2), ces combattants veulent aider la population. Bravant sa peur, Sylvia se lève pour réclamer les corps, pour dire que sa mère est âgée, qu'elle veut ses fils. Le message est visiblement passé.

En avril 2014, le CICR rencontre la guérilla. Travaillant de manière impartiale, neutre et confidentielle, l'organisation internationale basée à Genève est la seule à pouvoir rentrer en contact avec les groupes « illégaux » sans être passible de poursuites judiciaires par l'Etat colombien. S'appuyant sur le droit humanitaire international (ce « droit de la guerre » régit la manière de mener un conflit armé afin de préserver au mieux le sort des civils), le CICR insiste sur l'identification, le respect des corps ainsi que l'information fournie aux familles.

Lors de cette réunion, la guérilla indique qu'elle veut localiser le corps de deux hommes qu'elle a abattus il y a cinq ans. Ils sont les fils d'une vieille dame qui a trop perdu pendant la guerre. « La demande doit émaner de la famille, explique Anne-Sylvie Linder. On l'a contactée et elle a accepté que le CICR serve d'intermédiaire. Nous exhumons les corps dans les zones dites rouges, dans le territoire de la guérilla. Là, il est impensable que les autorités judiciaires viennent faire ce travail. Pour la guérilla, c'est le CICR ou personne. On ne dit jamais qui nous a indiqué les morts et où nous les avons retrouvés. Nous pourrions donner des informations stratégiques sans le vouloir. Notre premier souci est d'apaiser les familles. »

De fait, Martha est plus sereine même si elle doit encore faire preuve de patience. Les corps ne seront rendus à la famille que d'ici neuf mois. Les labos colombiens subissent un embouteillage d'identification par ADN. « Depuis la fin du conflit, les guérillas sont passées d'une attitude évasive à une attitude beaucoup plus volontaire pour signaler les disparus », poursuit Anne-Sylvie Linder. Le cas de la famille de Sylvia constitue la troisième exhumation en un an dans la région alors qu'il n'y en avait eu qu'une en dix ans. Et cinq autres demandes sont en attente. »

OLIVIER BAILLY



LE SOIR - 41014

REPORTAGE

ARAUCA (COLOMBIE)

Il est tôt lorsque Martha (1) traverse les 50 mètres de son plant d'ananas pour rejoindre la maison de Sylvia, sa fille. Leurs habitations sont en bordure d'une route en terre, dans la campagne du département d'Arauca. Là, la présence de la guérilla ELN (l'Armée de libération nationale) est prédominante et rien ne se fait sans son accord. Une tante arrive. La belle-mère de Sylvia aussi. Sylvia ferme le petit magasin attendant à sa maison.

La jeune femme de trente ans a rendez-vous avec ses deux frères, Pedro et Jonathan, deux mécaniciens capables de réparer toute sorte de moteurs. Les quatre femmes se calent dans la voiture et partent pour la campagne. Le lieu du rendez-vous se situe dans une finca (propriété terrienne) à vingt minutes du domicile de Sylvia. Lorsqu'ils arrivent à 8 heures, les deux voitures du CICR (Comité international de la Croix-Rouge), ont déjà débarqué leurs passagers. Sylvia reconnaît Anne-Sylvie Linder, responsable de la délégation CICR à Saravena (nord-est de la Colombie) ; elle l'a rencontrée pour préparer ces retrouvailles. Quatre hommes l'accompagnent. Deux chauffeurs et deux médecins légistes.

A quelques mètres d'un poteau, plusieurs trous ont été creusés. Visiblement, la guérilla ne se souvenait plus exactement où les corps de Pedro et Jonathan avaient été enterrés. Anne-Sylvie, peu de temps auparavant, était venue avec elle pour identifier le lieu exact du crime. Elle y a placé une croix que ce 13 mai, les hommes retirent pour entamer leur labour. Ils creusent. Placée en demi-cercle autour de la terre fraîchement remuée, la famille attend. Même si le CICR lui a conseillé d'être présente, elle est là. Une évidence pour Sylvia : « On voulait les voir. Être certaines. Sentir que c'était vraiment eux. On a attendu plus de cinq ans. » Ni elle ni sa maman n'allaient attendre un jour de plus. Pas un jour, mais quelques heures tout de même, le temps de s'enfoncer d'un bon mètre. Les pinces remplacent alors les pelles. Seuls les deux médecins sont à présent dans la tombe improvisée. Apparaît d'abord un

pied, puis des os. Un jeans intact. Un GSM jeté en même temps que les corps. Les deux frères sont entremêlés, ce qui complique le travail des médecins. Sylvia et Martha restent calmes. Mais elles savent. Elles le sentent. C'est eux. « Le sang familial ne ment pas. » Et puis ces vêtements, ces souliers, oui, ce sont bien ceux que portaient Pedro et Jonathan en 2009. Quand un crâne surgit, mère et fille reconnaissent la prothèse dentaire de Pedro. Quatre heures se sont écoulées. Il est midi et le soleil d'Arauca assomme. Les restes des deux hommes seront remis à la police judiciaire par le CICR afin de confirmer l'identité des corps par test ADN. Sylvia et Martha retournent chez elles. Quand ses nièces reviendront de l'école, Sylvia pourra leur annoncer que leur papa a été retrouvé et que bientôt, il aura droit à une sépulture.

« Je veux récupérer mes enfants »

Le 20 novembre 2009, Pedro et Jonathan sont sortis de leur atelier dans le quartier La Luz pour aller se procurer des pièces. On ne les a plus revus vivants. Ce ne fut que la moitié du drame. Le même jour, Martha perdait deux autres de ses enfants : Tonio et Clara. Ils vivaient avec leur mère. La guérilla devait leur parler. Ils sont partis à moto. Quelques instants plus tard, Martha les a retrouvés abattus, couchés le long de la route. Les jours suivants, Pedro et Jonathan ne se sont pas manifestés. Ils ne sont pas venus à l'enterrement de leurs frère et sœur. Ils avaient tous entre 28 et 39 ans.

Dans l'Arauca, depuis 50 ans, la guérilla suinte par tous les pores de la population. Chacun sait qui est de la milice, qui ne l'est pas. Combattants et civils vivent côte à côte. Qu'en était-il pour les frères et sœur de Sylvia ? Elle ne sait pas.

Sylvia et Martha ont multiplié les démarches pour retrouver les corps. La guérilla qui a commis le crime (pour des raisons de sécurité, nous ne la citerons pas) leur a envoyé un mot : « Ne cherchez plus, nous les avons enterrés. A cause de ce conflit, des choses devaient être réglées. Ne cherchez plus ou vous aurez des problèmes. » Et ce groupe armé ne semble

21020660

flagey

New album
'Lento'

youn sun nah
quartet
05.10.14 - 20:15

liesa
van der aa
11.10.14 - 20:15

tickets: www.flagey.be - T. 02 641.10.20

BNP PARIBAS FORIS 70254-18 Vianen DG beliris DG Canon TOTAL AGENCE L'Espresso MUOSI CINEMARK friends of flagey